



Vol. II.—No. 34.

MONTREAL, JEUDI, 24 AOUT, 1871.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

GALERIE NATIONALE.

JOSEPH PAPIN.

Un soir, il y a environ douze ans, une foule immense se pressait en flots tumultueux autour d'une maison de la rue Ste. Catherine. Plusieurs orateurs avaient vainement essayé de lui adresser la parole, le peuple, en mauvaise humeur, faisait un bruit d'enfer.

Un homme parut dans l'embrasure d'une fenêtre, qu'il rempli de long et de large. Il était immense.

Il était tard, le temps était sombre, la lumière blafarde d'une lampe dessinait vaguement les vastes proportions de sa taille.

De ses longs bras il semblait capable d'étreindre la foule, et des éclats de sa voix, il ébranlait la maison.

On aurait dit l'un de ces héros fantastiques que les bardes écossais aiment à faire parler au sein de la nuit et de la tempête, sur les rochers caverneux, au bord des flots courroucés.

Il lutta longtemps contre les bruits de la foule. "Criez, disait-il, criez, je puis crier plus fort que vous, j'ai assez de poumons pour tenir une heure." Le peuple, à moitié fatigué et fasciné, finit par l'écouter parler, et peu s'en fallut que ceux qui avaient le plus crié ne l'applaudissent.

C'était Joseph Papin.

L'un des types les plus remarquables du Canada français, par le corps et l'intelligence; rejeton puissant d'une race d'hommes grands et forts comme des chênes. Il avait près de six pieds trois pouces et de l'intelligence en proportion, une poitrine capable de contenir une batterie, une taille qui joignait l'élégance à la vigueur, et dominant tout cela, une belle tête, une grande et magnifique figure brune, énergique, pleine de vie.

On s'arrêtait pour le regarder: "Quel bel homme!" se disait-on.

Aussi brave que fort, aussi dévoué à ses amis que terrible pour ses adversaires, ne craignant aucun danger, ne reculant devant aucun obstacle, prêt à rencontrer ses ennemis sur n'importe quel terrain.

Dans les émeutes de 48, à Montréal, il était déjà l'un des chefs de la vaillante jeunesse de cette époque mémorable. Il était du Club des Durs et marchait toujours au premier rang, lorsqu'il s'agissait d'un coup de main hardi, d'une entreprise périlleuse.

La fraude et la violence étaient les armes favorites du parti tory à cette époque. On s'emparait des polls et on en chassait, à coups de bâton, nos compatriotes.

Mais ceux-ci, comme on sait, ne laissèrent pas fouler aux pieds leurs droits et leurs libertés; à la suite des Papin, des Fortin, des Drolet, des Doure, des Roy, des Dorion, des Lavolette et des Coursol, et de plusieurs autres, ils marchèrent bravement à l'ennemi et le forcèrent de baisser pavillon. Les rencontres étaient nombreuses, les coups de bâton, de fusil et de pistolet n'étaient pas rares.

Papin était à l'affaire du Royal Oak Inn, dont j'ai déjà parlé, et fut l'un de ceux qui firent le siège de cette auberge à coups de pistolet. Époque glorieuse où les Canadiens-Français marchaient en rang serrés sous le drapeau de Lafontaine, à la conquête de nos libertés politiques. Honneur à ceux dont le courage fit alors respecter le nom

canadien et qui secondèrent si vaillamment le jeune chef que le Bas-Canada s'était donné!

Dans l'élection de M. Fabre contre le Dr. Nelson, pour la mairie, on retrouve Papin au milieu de l'agitation populaire.

L'excitation était grande.

La scission du parti Lafontaine venait de se faire. M. Fabre était appuyé par la fraction libérale dont il était l'un des chefs les plus honorables. Un jour, pendant la votation, il y avait un grand tumulte autour de l'Hôtel-de-Ville, les Irlandais, qui soutenaient le Dr. Nelson, avaient commencé la bagarre.

M. Coursol sortit avec M. Papin de l'Hôtel-de-Ville pour essayer de rétablir l'ordre. Ils se jetèrent tous deux au milieu de la foule. Papin avait à peine fait quelques pas qu'un coup de garçette lui fendait la tête et l'étendait par terre baignant dans son sang. La blessure était sérieuse; il en guérit lentement.

Je viens de mentionner son éloquence; le souvenir en est encore vivace dans tous les esprits. Il nous semble entendre les échos de cette immense voix qui ressemblait aux grondements du tonnerre ou de la vague qui se brise sur les flancs sonores d'un rocher. Quelquefois, lorsqu'elle s'élevait pour dominer les bruits de la foule, on aurait dit les rugissements du lion au sein d'une forêt agitée par la tempête.

Eloquence un peu rude, sauvage même, mais grandiose et pittoresque comme nos fleuves et nos montagnes, solide et imposante comme sa taille, expression d'une intelligence forte et indépendante et d'un jugement admirable. L'art n'y était pour rien; malheureusement, M. Papin, comme la plupart de nos hommes politiques, ne travaillait pas, il croyait avoir assez de la perception vive de son esprit et de la sûreté de son jugement. Il livrait son éloquence au hasard de l'inspiration.

Aussi, il n'a pas été au Barreau et à l'Assemblée législative ce qu'il aurait pu être avec de l'étude et du travail, ce qu'il serait devenu, peut-être, s'il ne fût pas mort si jeune.

Il a été surtout remarquable dans les assemblées populaires; le forum allait à sa grande taille, à ses vastes poumons. Le spirituel auteur de la *Pléiade*, comparant le parti rouge au Club de la montagne, disait que Papin en était le Danton. Le peuple l'appelait tout simplement "le gros canon."

Il est deux circonstances surtout que ses amis aiment à rappeler à l'honneur de son éloquence.

Une fois, c'était en 1851; M. Papineau ayant été battu à Montréal, ses amis avaient posé sa candidature dans le comté des Deux Montagnes. C'est Papin qui fut chargé d'offrir l'illustre chef libéral aux suffrages des électeurs, dans une grande assemblée convoquée à St. André. Ce fut un véritable triomphe, il entraîna la foule et assura le succès de l'élection.

Une autre fois, quelques années plus tard, c'était à Verchères. On l'avait envoyé là combattre la candidature de Sir Georges. Il est des gens à Montréal, des amis passionnés de M. Papin, qui disent qu'ils n'ont jamais entendu et qu'il n'entendront jamais rien de pareil.

Il n'avait pas seulement la voix, la taille et l'énergie qui en imposent aux foules, il avait de plus le tact, la politesse et l'esprit qui les charment et les amusent. Il avait une manière de parler digne, honorable et instruc-

tive, il respectait son auditoire et gagnait sa confiance par le raisonnement plutôt que par le sentiment; son éloquence était plus imposante qu'émouvante, plus grandiose que chaleureuse. Supérieur aux hommes de son époque sous plusieurs rapports, il n'avait pas la chaleur, l'imagination, le style imagé, la phrase sonore, et même l'esprit brillant des Loranger, des Laberge, des Turcotte, des Chauveau et des Morin.

Un mot de son caractère.

Cet homme, à l'extérieur froid et imposant, était doux et enjoué comme un enfant, droit, franc, honnête et gentilhomme, libéral, généreux et dévoué à ses amis, à son parti, à ses principes. Il était aimé de tout le monde pour la franchise et la gaieté de son caractère, le charme de sa conversation. Sa parole était sacrée; il y tenait même lorsqu'il aurait pu la retirer sans se déshonorer. Malgré des embarras financiers qui furent le résultat de sa libéralité et de son dévouement politique, il ne cessa pas d'être honnête homme.

Il devait y avoir de l'avenir pour un homme si bien doué; la porte du succès devait s'ouvrir à deux battants devant lui. C'est ce qui arriva.

Après un brillant cours d'études au collège de l'Assomption, il venait à Montréal étudier le droit sous M. Ferréol Pelletier et ne tardait pas à fixer l'attention publique sur lui.

Il y avait alors à Montréal deux écoles où la jeunesse instruite faisait la lutte par la plume et la parole, et répandait son influence sur la société canadienne; c'était l'*Avenir* et l'Institut-Canadien. Papin devenait bientôt l'un des chefs dans ces deux écoles, il écrivait dans l'une et parlait dans l'autre avec succès, et se distinguait, comme je l'ai déjà dit, dans les luttes électorales par son courage et son patriotisme.

Il était l'un des soldats les plus brillants de la milice politique qui combattait sous Lafontaine.

Mais bientôt des murmures éclatèrent dans le camp libéral, on trouvait que Lafontaine n'allait pas assez vite; et Papineau venait de reparaitre sur la scène politique avec des idées et un langage capables de séduire cette jeunesse bouillante.

C'était d'ailleurs une époque d'effervescence démocratique: le souffle qui agitait les trônes en Europe était arrivé jusqu'à nos rivages.

La lutte constitutionnelle ne suffisait plus à ces esprits ardents, il fallait des réformes plus radicales, des mesures plus énergiques.

L'*Avenir* avait commencé à se faire l'écho de ces nouvelles aspirations de ces idées vagues de liberté qui flottaient dans l'air. Le *Pays* parut pour donner un corps plus solide à ces idées, une direction plus sage et plus pratique à ce mouvement.

Papin fut l'un des apôtres les plus ardents de cette révolution dans notre monde politique et social; il en fut peut-être l'âme, le porte-drapeau.

Les succès du parti libéral furent rapides. Deux ans après la fondation du *Pays*, en 1854, il emportait d'assaut une quinzaine de comtés.

Papin avait été élu à l'Assomption contre M. Siméon Morin, cette étoile brillante qui ne parut un instant à notre horizon politique que pour faire regretter son éclipse.

Quelque temps avant les élections, le parti libéral s'était réuni pour se nommer un chef. Plusieurs vou-